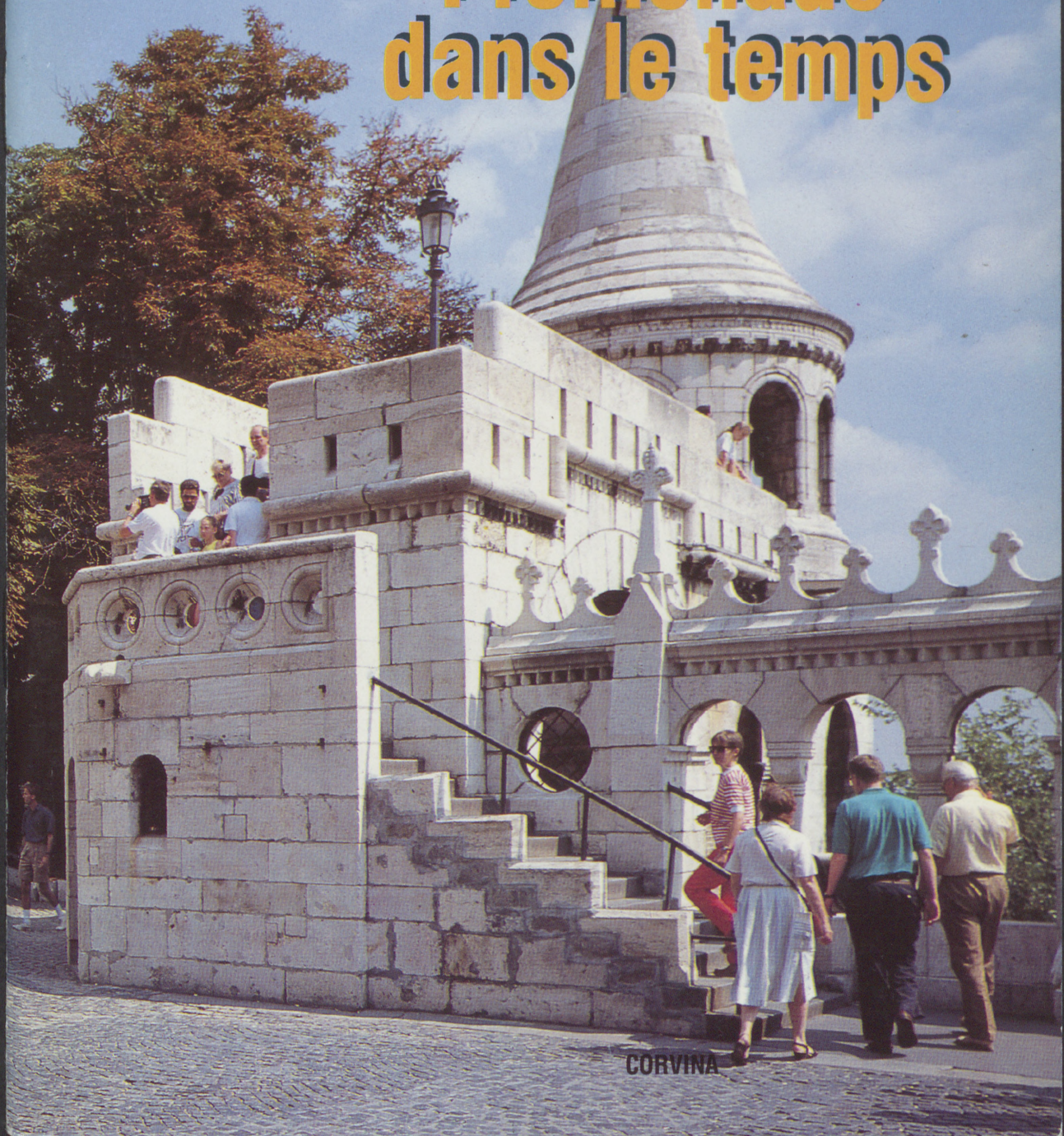


# BUDAPEST

MC  
111.717

## Promenade dans le temps



CORVINA





1

**P**ar où commencer notre flânerie ? Par les ponts peut-être, le long du fleuve qui traverse la ville, avant d'emprunter les principales artères et, à l'occasion, de faire un détour par telle ou telle rue adjacente ? Nous pourrions également suivre l'ordre chronologique et, dans ce cas, choisir comme point de départ les ruines d'Aquincum à la limite nord de l'actuelle agglomération urbaine, monument d'époque romaine par laquelle débute d'ailleurs l'histoire des cités européennes en général. Et que diriez-vous des halls de gare et d'aéroport

MC 111.717  
 ORSZÉCHENY  
 KÖNYV-  
 TÁR  
 1991 R 2

1. Vue de la ville du haut du Mont Gellért – Buda (à gauche) et Pest (à droite).
2. Sur l'île Marguerite.



2





3



**3. La rue Váci – la principale rue du vieux Pest.**

où débarquent habituellement les étrangers désireux d'en savoir plus long d'un lieu que, souvent, ils ne connaissent que par ouï-dire ?

Mais si vous m'en croyez, nous nous rendrons au beau milieu de la ville, sur le Mont Gellért qui s'élève à pic au-dessus du Danube, et fut, selon une vieille croyance populaire, le lieu de rassemblement des sorcières sur leur manche à balai. Son nom il le doit à saint Gellért (Gérard), évêque martyr originaire de Venise que, vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les Hongrois païens, longtemps réfractaires

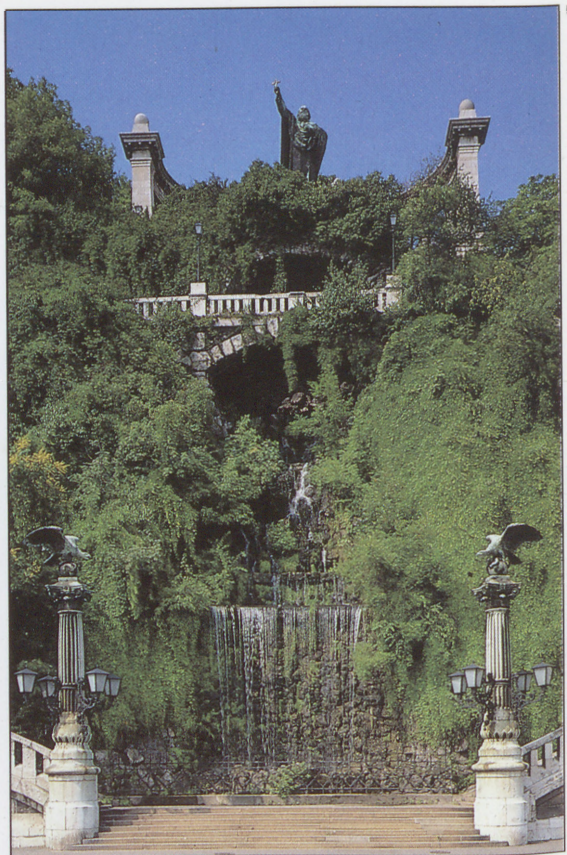
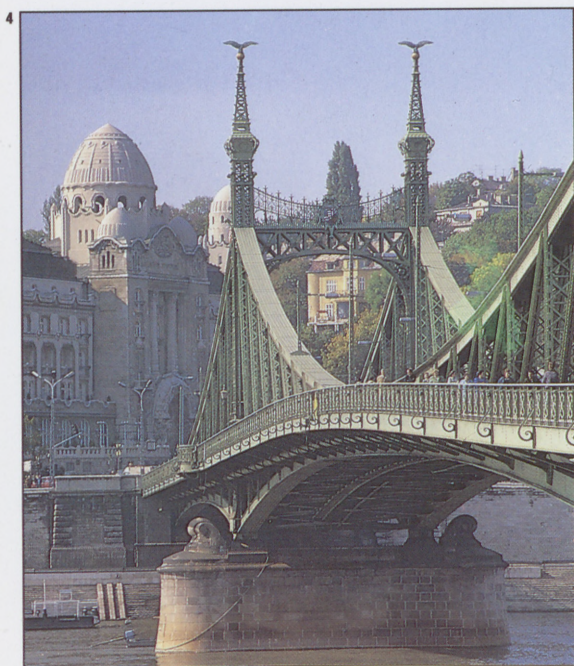


à la religion chrétienne qu'on leur imposait, précipitèrent d'ici dans les flots du Danube.

Derrière nous se dresse la Citadelle (contrairement aux apparences, ce n'est

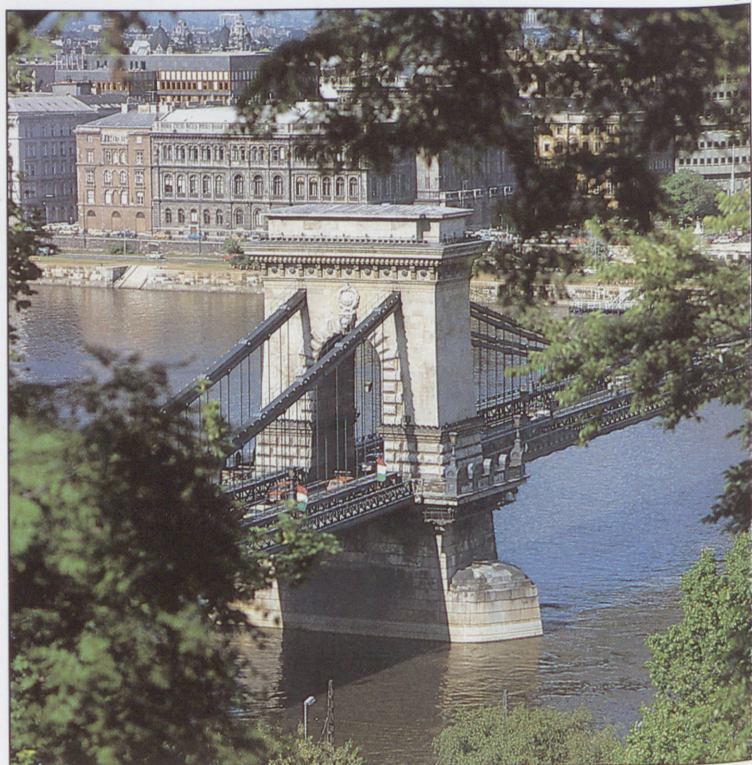
4. Le pont de la Liberté.

5. La statue de saint Gellért (Gérard).



pas une ancienne forteresse mais une construction destinée par l'Autriche victorieuse à surveiller la ville rebelle au lendemain de la révolution et de la guerre d'Indépendance de 1848-49) ; elle abrite aujourd'hui un restaurant et un hôtel. La plus belle vue de Budapest est celle qui s'offre à nous depuis le Monument de la Libération érigé en 1947 : une figure de femme tenant une palme.

De cette hauteur, l'œil distingue l'immense coude nonchalant du fleuve qui descend des Alpes et se dirige vers le sud et les gorges des Balkans. Sur notre gauche, un peu plus loin mais encore largement dans les limites de la ville, apparaît la verdoyante Ile Marguerite avec ses hôtels de luxe dont le nom perpétue la mémoire de la princesse médiévale canonisée qui passa sa brève existence dans un cloître depuis lors tombé en ruine. En face de nous, noyé dans le brouillard et la fumée, le plat pays de Pest, fortement urbanisé au siècle dernier et, au-delà de lui, la Grande Plaine hongroise, la célèbre *puszta* (terme qui désigne en hon-



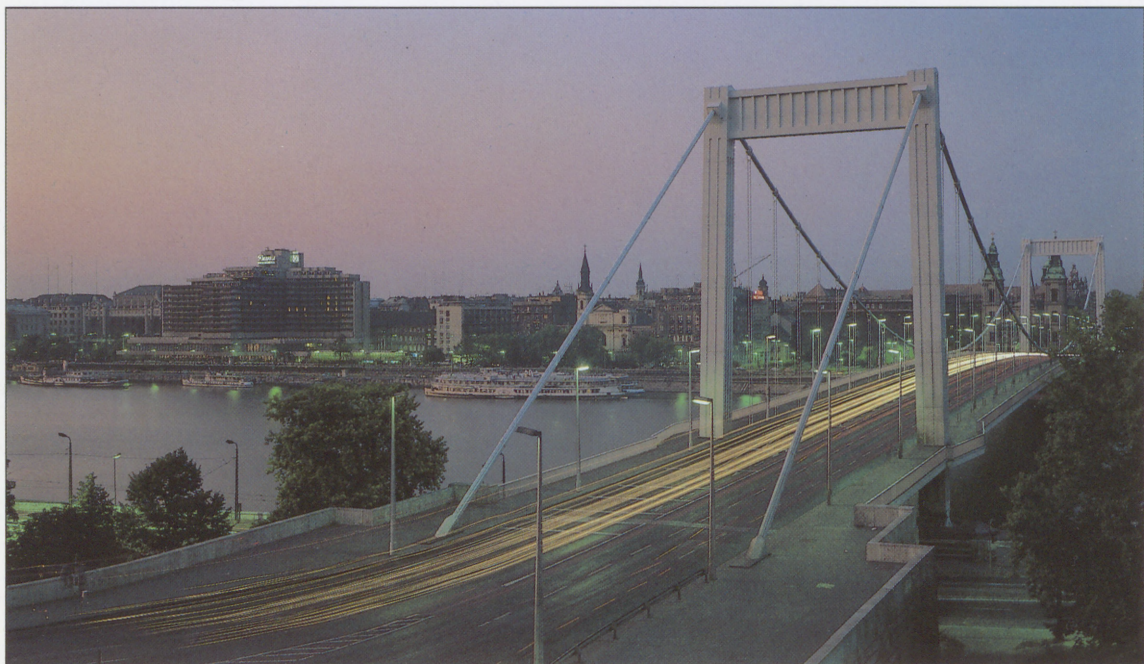


grois un lieu aride et dénudé), vaste territoire qui s'étend sans interruption jusqu'aux montagnes de Transylvanie.

A gauche, c'est-à-dire dans la direction du nord, nous apercevons, au pied

des collines jadis couvertes de forêts (où prédomine aujourd'hui l'élément architectural), Buda, ville de la rive droite, ancienne résidence royale, au prestige supérieur à celui de Pest, sa sœur ju-

melle, avec, en son sein, la solitaire Colonne du Château que surmonte le gigantesque bloc du Palais Royal. Entre ce dernier et le centre de Pest en face, se trouve le plus ancien et à ce jour le plus



**6. Le Pont de Chaînes, le premier pont de pierre enjambant le Danube.**

**7. Le Pont Élisabeth au pied du Mont Gellért, là où le Danube est le plus étroit.**

**8. Péniche allant vers le nord, de la plaine vers les montagnes, des Balkans au cœur de l'Europe centrale.**



beau des ponts, le Pont de Chaînes, tandis que, juste au-dessous de nous, le plus jeune et le plus gracieux (reconstruit en dernier à l'issue des ravages de la guerre) qui porte le nom d'Élisabeth, la ravissante impératrice d'Autriche et la plus jolie femme de la vieille Europe d'avant 1914. Le rétrécissement du fleuve à cet endroit y favorisa tout naturellement l'établissement des premiers points de passage, germes de la future cité.

Sur notre droite s'étend une vaste plaine et le long des rives du Danube, là où, à sa sortie des montagnes, le fleuve devient majestueux, se divise en bras enserrant des îles, on voit se succéder vers le sud, à perte de vue, des cheminées d'usine, de grands ensembles modernes qui alignent leurs formes géométriques, et au loin l'île de Csepel, la plus grande des îles du Danube, avec ses 50 kilomètres de long, à l'extrémité nord de laquelle est aménagée la plus importante zone industrielle du pays.

En nous penchant légèrement au-dessus du parapet, nous apercevons, à



proximité du Pont de la Liberté, des coupoles vaguement orientales : c'est ainsi que l'Art nouveau se représentait le style « primordial » des Magyars venus d'Orient ; nous retrouvons sa marque sur l'édifice monumental de l'Hôtel Gellért, le plus réputé de la ville. Les célèbres bains thermaux d'une architecture remarquable, jouxtant l'hôtel, font bénéficier leurs clients des propriétés thérapeutiques connues depuis des temps immémoriaux, d'une des innombrables sources d'eau chaude qui jaillissent du sous-sol environnant. En route vers la Terre Sainte, les croisés y baignèrent déjà leurs membres fatigués. Un peu plus loin, au pied du Pont Élisabeth, côté Buda, une autre coupole plus basse et d'aspect moins pompeux que la précédente, mais véritablement orientale, qui

abrite des bains turcs toujours ouverts au public. Ceux-ci furent construits par les Turcs, maîtres de Buda durant 150 ans, de 1526 (époque de Luther, de Charles Quint et de François I<sup>er</sup>) à 1686 (sous le règne de Jacob II) et de la majeure partie du pays, à l'exception des régions occidentales, septentrionales et, naturellement, de la petite Principauté de Transylvanie laquelle, coupée par l'occupant de la mère patrie, devint bon gré mal gré une région autonome, coincée qu'elle fût entre deux empires, celui du Sultan et celui des Habsbourg qui régnèrent sur le reste du pays.

A cette altitude, le plan de la ville se dessine avec netteté : les boulevards en forme de demi-cercle concentrique, prennent appui sur les ponts, et les avenues, disposées en rayons, prolongent le

tracé des routes nationales menant vers la capitale. Cependant, l'œuvre des urbanistes du siècle dernier, dont la sage prévoyance permit d'imposer à temps une orientation et des cadres à l'extension de la ville en plein essor dans les années 1870-80, ne peut être considérée comme parfaitement achevée que du côté de Pest, car leur zèle ne suffit point pour venir à bout de la résistance des massifs montagneux de Buda, la Colline du Château et le Mont Gellért. C'est à eux que revient le mérite d'avoir fait de Pest une métropole vivante, apte à faire face au trafic intense de notre fin de siècle, un centre commercial, industriel, littéraire, artistique et le cœur de la vie politique du pays. Jusqu'à ces tout derniers temps, Buda, traditionnellement silencieux et discret, était aux antipodes de Pest, où



l'on aimait à répéter qu'« habiter à Buda relève d'une philosophie ». En effet, certains quartiers de Buda gardent l'atmosphère d'une cité baroque d'autrefois au passé certes prestigieux : en sa qualité de résidence royale ses tours et ses palais n'avaient rien à envier au Moyen Age, à ceux de Prague ou de Vienne, mais reconstruite sur les ruines de ses palais gothiques, à l'issue des ravages



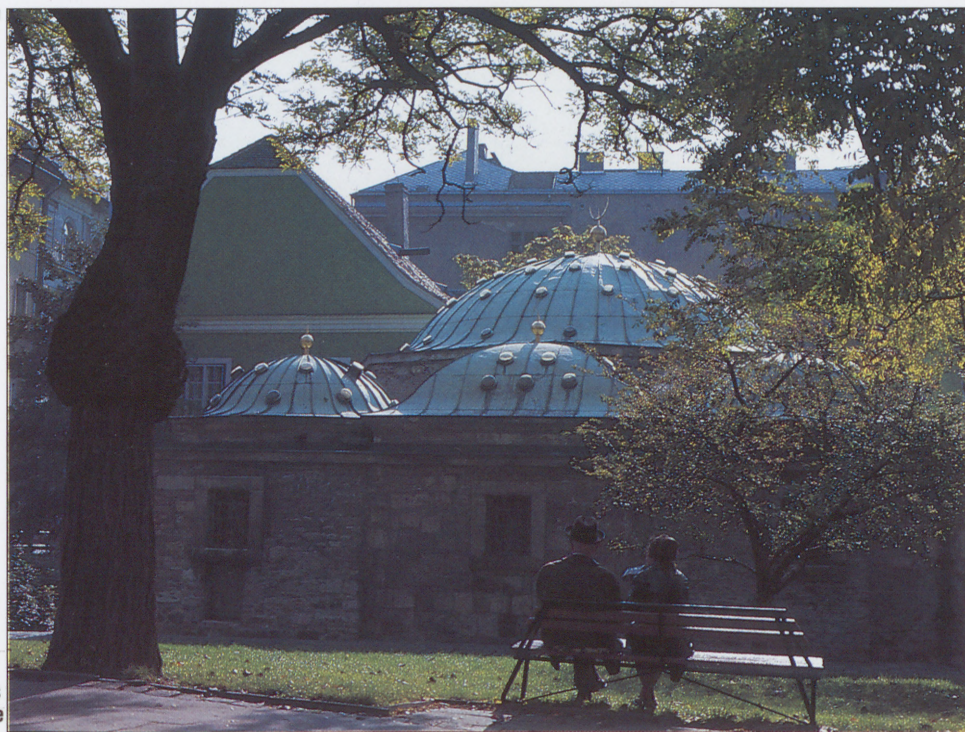
causés par 150 ans d'une domination turque, où régnèrent l'inertie et la nonchalance et par le siège de 1686, elle était devenue une petite ville poussiéreuse et endormie. Dans les murs désertés, des bourgeois allemands vinrent s'installer, tandis que les rois de Hongrie, de la Maison des Habsbourg, avaient leur cour à Vienne et que la Diète siégeait à Presbourg (aujourd'hui Bratislava) où elle s'était réfugiée sous la menace ottomane. C'est ainsi que l'éveil national et politique qui survint au XIX<sup>e</sup> siècle eut comme cadre la ville de Pest, qui allait devenir la véritable capitale de la Hongrie.

En promenant nos regards en direction des immeubles de Pest, nous distinguons, juste à nos pieds, un demi-cercle partant du Pont de la Liberté et aboutissant près du Pont de Chaînes, c'est le

rière du Boulevard du Musée (Múzeum körút). A l'étroit entre ses murs depuis le début du siècle dernier, la capitale finit par abattre les portes de la cité vers lesquelles convergeaient les routes de Vác, de Hatvan, de Kecskemét, actuellement voies de communication principales. Le bâtiment depuis lors disparu du Théâtre National fut construit en 1837 déjà à l'extérieur des murailles (à l'angle de l'actuelle rue Kossuth Lajos et du Boulevard du Musée), par ailleurs, avec la contribution financière et le travail bénévole de la population, signe évident de l'éveil de la conscience nationale : d'importants événements étaient en gestation et Pest, ville commerçante en plein essor, allait en prendre sa part. Le grand moment arriva le 15 mars 1848 lorsque, à quelques centaines de mètres à peine de

la foule en colère investit une imprimerie et, se moquant de la censure, exigea que soit immédiatement imprimée la liste de ses revendications, puis libéra de sa prison un journaliste détenu pour des motifs politiques, et constitua enfin le « Comité de courage public » qui prit le pouvoir dans la capitale. C'était le triomphe de la révolution pacifique à Pest — celle « des parapluies » car il pleuvait et c'est abrités sous des parapluies que les citoyens de Pest acclamèrent les orateurs ; cet événement marquait le début d'un processus qui déboucha sur la guerre d'Indépendance menée contre le pouvoir de Vienne, obstacle au développement de la Hongrie, et qui allait conduire finalement à la création d'un État bourgeois moderne. Depuis ces temps, le cœur du pays avait battu à Pest et désormais

11



9. Aquincum — les ruines du forum.

10. Deux mille cinq cents ans nous regardent.

11. Les coupoles des bains turcs de la rue Fő à Buda.

« Petit Boulevard » des Budapestois, qui prend un nom différent d'un tronçon à l'autre et qui suit *grosso modo* le tracé des anciennes murailles de la ville. Les vestiges de ces dernières, hautes de cinq à six mètres et d'aspect peu solide, bâties en moellons bruts, que les habitants élèverent pour se protéger des brigands plutôt que de l'ennemi, subsistent toujours au fond de telle ou telle cour inté-

l'ancien théâtre, dans le jardin du Musée National qui venait d'être bâti également au pied des murailles à moitié démolies, la fièvre de la révolution enflamma la ville. C'est alors que Sándor Petőfi, le plus grand poète romantique hongrois, incarnation du « chantre national », tombé sur le champ de bataille à la fleur de l'âge, récita devant un public enthousiaste le poème sous l'effet duquel

même s'ils pensaient Budapest, les Hongrois ne diraient plus que Pest.

C'est donc le « Petit Boulevard » mentionné plus haut qui contourne le vieux Pest, en face de la résidence royale de Buda. Les vestiges d'un *castrum* romain — Contra-Aquincum — mis au jour à proximité du Pont Élisabeth, côté Pest, attestent l'existence autrefois, à cet endroit, d'un point de passage sur le Da-



nube, faisant partie du système de « fortification mineure » du *limes*, qui marquait le long du fleuve, les limites extrêmes de l'Empire romain. Au-delà s'étendait le vaste territoire correspondant à l'actuelle Grande Plaine hongroise où les nomades des steppes faisaient paître leurs immenses troupeaux tout en effectuant de temps à autre des incursions dans la zone frontrière, peuplée de légion-

**12. Les vestiges de la forteresse romaine à Pest.**

**13. La nef centrale de l'église paroissiale de la Cité, la plus**

**ancienne église de Pest.**

**14. Maison de commerce appelée « cours de Paris », témoin de la fin de siècle.**

tion antique, ville la plus importante de la *Pannonia Inferior*. La raison pour laquelle l'amphithéâtre put si bien résister à l'épreuve du temps semble être que les peuples venus remplacer les Romains partis à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et dont ils savaient fort peu de choses, utilisèrent les murs épais en guise de forteresse. Quant aux tribus magyares, arrivées là à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, elles étaient fermement con-

**15. La tête du Pont Elisabeth à Pest, le cœur de la Cité, d'où se développa la ville.**

vention de l'armée romaine, tel le *castrum* aujourd'hui mis au jour, sur les fondations duquel repose en partie l'Église paroissiale de la Cité, le plus ancien édifice religieux de Pest, de style initialement roman puis gothique. Jusqu'à nos jours, le réseau routier de presque toutes les localités de quelque importance situées sur la rive du Danube permet de retrouver l'emplacement des postes

12



naires démobilisés et de leurs épouses généralement celtes, ainsi qu'en témoignent les inscriptions gravées sur les dalles funéraires et les sarcophages mis au jour dans la nécropole d'Aquincum, située à l'emplacement de l'actuel Óbuda (quartier nord). Plus spectaculaire encore que le site archéologique d'Aquincum est l'amphithéâtre de la rue Nagyszombat qui se trouve à plusieurs kilomètres de là, au sud du Pont Árpád, et nous permet d'avoir une idée des dimensions impressionnantes de l'aggloméra-

vaincues d'entrer en possession de l'héritage légué par Attila, roi des Huns, leur ancêtre présumé (dont l'empire s'étendait effectivement quelque part entre le Danube et la Tisza), elles prirent la gigantesque construction pour le palais d'Attila, et trouvèrent donc normal d'en faire la résidence de leur prince.

Mais revenons à la rive du Danube, côté Pest, rive orientale située autrefois en terre barbare, ce qui explique la présence sur l'actuel territoire de Budapest d'au moins trois à quatre postes d'obser-

d'observation d'époque romaine. Nous sommes en effet ici à la frontière de l'empire. Mais aussi à la frontière orientale de l'Empire carolingien au-delà de laquelle régnait Byzance et, après quelques siècles de paix dans le Royaume de Hongrie, cette contrée redevint au XVI<sup>e</sup> siècle une marche séparant, cette fois, deux mondes hostiles l'un à l'autre, celui des musulmans et celui des chrétiens, la frontière oscillant au gré des sanglants combats qui se déroulèrent pendant des siècles,



13



au cours desquels les Hongrois perdirent la moitié des leurs. C'est ainsi que pour bien comprendre l'histoire du pays, il convient de ne pas perdre de vue la position géographique de la Hongrie, à l'intersection de deux mondes, position qui est à l'origine de bien des étrangetés et dont les Hongrois, forts de pénibles expériences historiques, sont extrêmement conscients.

La naissance de la ville de Budapest à cet endroit précis, au pied du Pont Élisabeth, sur les ruines du dernier poste d'observation de la civilisation antique en Europe a, si l'on veut, valeur de symbole, et pourrait alimenter quantités de théories savantes. Par contre ce n'est pas une originalité de l'histoire hongroise que, outre les vestiges de murailles entourés de bâtiments modernes et les pier-



res de l'église de la Cité d'allure baroque dont nous avons déjà fait mention, rien ne subsiste plus de la ville médiévale et que, même de la reconstruction d'époque baroque on ne saurait citer qu'un seul monument, conservé curieusement à l'angle de la même petite place au bord du Danube, soit la modeste demeure bourgeoise construite en 1755 qui abrite actuellement le restaurant *Centenaire* (100 éves). Le visiteur désireux de parcourir à pied, de pont en pont, la Cité moderne de Pest – il suffit pour cela de quelques heures –, verra essentiellement des édifices du XIX<sup>e</sup> siècle : un certain nombre de maisons d'une noble simplicité et d'une sobriété toute classique, contemporaines du Musée National, qui datent du premier tiers du siècle dernier, lorsque la ville présentait une physiono-





mie homogène ; cependant la majorité des bâtiments portent les marques d'une architecture fin de siècle ; soit inspirée de la Renaissance italienne, soit caractérisée par un éclectisme mouvementé et haut en couleurs, où se retrouvent les réminiscences des styles les plus hétéroclites, depuis l'Égypte antique jusqu'au Moyen Age français. Ce mélange de styles très François-Joseph, caractérise à vrai dire la bourgeoisie hongroise de cette époque, dont ce fut l'apogée comme en témoignent les bâtiments officiels, banques, ministères et luxueux immeubles de rapport (face aux sinistres immeubles bon marché des quartiers pauvres) ; c'est entre ces mêmes murs que

16. La plus fameuse pâtisserie d'Europe centrale, la pâtisserie « Gerbeaud », dans la Cité de Pest, place Vörösmarty.

17. Place Vörösmarty, anciennement marché au foin.



16

17







18-20. La rue Váci, rue des magasins de mode depuis deux cents ans. En s'y promenant on tombe tout de suite sur un ami ou une connaissance.

continuent de vivre la plupart des Budapestois aujourd'hui encore.

A cette catégorie d'immeubles appartiennent la plupart de ceux qui bordent la rue Váci, parallèle au Danube, probablement la rue la plus célèbre de la capitale hongroise, pour l'élégance de ses magasins de mode. Elle doit son nom au fait qu'en la prolongeant par la pensée au-delà de la Porte de Vác aujourd'hui démolie, et de l'ancien Marché au Foin (actuellement, place Vörösmarty réputée pour son excellente pâtisserie, la pâtisserie *Gerbeaud*), on arrive à la ville de Vác.

La visite de la Cité devrait en réalité commencer au bord du fleuve où, entre le Pont Élisabeth et le Pont de Chaînes, se







dressent à nouveau des hôtels de luxe, comme avant la guerre — qui détruisit les immeubles de ce quartier et les ponts —, lorsque les élégantes de Pest venaient ici se promener, recevoir les hommages de leurs soupirants, converser aux terrasses des cafés et dans les restaurants à la mode. D'ailleurs, ces hôtels que la guerre détruisit, n'avaient fait que prendre la place de ceux qui avaient été construits à une époque où le quai n'existait pas encore et où les chalands déposaient leur cargaison à même le sable ; de ces temps lointains ne subsiste plus que l'embarcadere d'où partent les bateaux de plaisance.

Tout près de là une petite place où s'élève, adossé à la place Vörösmarty, la plus importante de la Cité, un bâtiment du siècle dernier, richement orné à l'extérieur comme à l'intérieur, dont le style romantique évoque vaguement un

Moyen Age imaginaire : c'est la salle de concert de la Redoute (Vigadó) qui doit sa renommée aux artistes venus s'y faire applaudir.

Lorsqu'il fait beau, cette partie de la rive retrouve ses promeneurs qui, assis sur les bancs ou aux terrasses des restaurants, ont devant eux la plus belle vue qui soit sur Buda en face, avec l'impressionnant rocher du Mont Gellért à gauche, qu'on croirait posé là comme un décor d'opéra au bord du fleuve, et la Colline du Château, servant quasiment de podium à l'énorme masse architecturale du Palais royal que surmonte une coupole.

Du sommet du Mont Gellért, le regard parcourant vers le nord la rive de Pest découvre, à mi-chemin entre le Pont de Chaînes et le Pont Marguerite, un autre bâtiment surmonté d'une coupole, celui du Parlement hongrois. Au tour-

nant du siècle, époque de la construction de ce palais néo-gothique qui devait servir de symbole à la Hongrie commémorant le millénaire de son existence, il y avait encore des entrepôts et des usines à l'emplacement des majestueux édifices publics et des banques qui forment aujourd'hui le quartier administratif par excellence du pays.

Budapest est l'œuvre miraculeuse des urbanistes du siècle dernier qui, au lieu de remodeler la physionomie d'une ville déjà existante afin de l'adapter aux nécessités de la vie moderne, comme fit Haussmann dans le cas de Paris, dessinèrent les plans de la ville qu'ils imaginaient sur les rues poussiéreuses de banlieues qui ressemblaient à des villages et sur les prés et les champs plantés de choux des bords du Danube. Lorsqu'ils construisirent le Parlement par exemple, ou encore le Pont Marguerite et, non loin de là, la



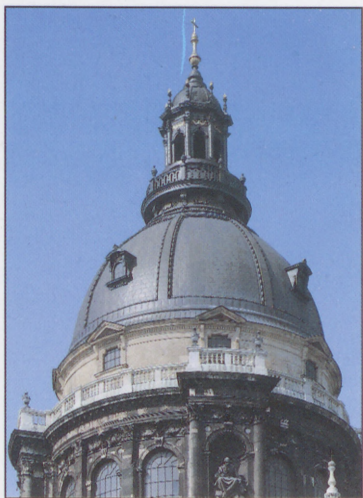


21. Les nouveaux hôtels sur les quais du Danube.

22. La Redoute – autrefois salle de bal des bourgeois de Pest, aujourd'hui salle de concert.

23. La Basilique – l'autel est orné de la statue de saint Étienne, premier roi de Hongrie, dont la main droite momifiée, dite la « Sainte Dextre », est conservée dans une chapelle latérale.

24. La coupole de la cathédrale dite Basilique.



Comédie (Vígsház), ils pouvaient tout au plus espérer qu'un jour des immeubles modernes se dresseraient aux alentours. Cependant, le développement vertigineux que connut la capitale à partir des années 1880 lui donna, en l'espace d'un quart de siècle, l'aspect homogène que nous lui voyons aujourd'hui.

Par-dessus les toits de Pest, on aperçoit de loin une troisième coupole qui, elle, appartient à la Basilique, l'austère cathédrale néo-Renaissance de Budapest dont la construction prit près de cin-





25. Le Parlement ; à gauche, le bâtiment appelé « Maison blanche », ancien siège du Parti communiste.

26. L'escalier principale du Parlement.

27. Statue de François II Rákóczi, prince de Transylvanie, héros romantique de la liberté hongroise au XVIII<sup>e</sup> siècle.



quante ans et la consécration eut lieu au tournant de notre siècle. Sur son autel trône, de manière totalement insolite, la statue d'un roi, celle de saint Étienne, le premier roi de Hongrie (contemporain de Hugues Capet), intronisé le jour de Noël en l'an 1000, la couronne lui ayant été envoyée par le Pape.

Le monarque autoritaire et impitoyable qui évangélisa de force les Hongrois païens, est généralement représenté sous les traits d'un vieillard barbu tenant dans sa main la croix papale qui devait



figurer dans les armoiries de la Hongrie. En revanche, seule la tradition attache à son nom la couronne – la Sainte Couronne – qu'il porte sur les statues et les portraits qui le représentent ; en effet cette couronne d'aspect composite dont l'origine n'est pas élucidée, a très certainement été en usage dès l'époque des rois de la maison des Árpád, mais les spécialistes sont unanimes à affirmer qu'elle n'a pu être portée par le roi Étienne. Depuis son rapatriement en 1976, de Fort Knox aux États-Unis où elle était « en captivité » depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la couronne, avec d'autres bijoux, est exposée au Musée National. Le destin du plus ancien insigne de l'autorité royale connu en Europe souffrit bien d'autres tribulations au cours des siècles, car en vertu de la loi coutumière hongroise, seul le roi porteur de cette couronne était considéré comme le souverain légitime. C'est ainsi qu'au fil des temps, la couronne devint un objet sacré, incarnant de manière mystique la nation et la constitutionnalité hongroise.

Mais l'histoire de la relique la plus prestigieuse de l'Église catholique hongroise est non moins riche en aventures. Il s'agit de la Sainte Dextre – la main droite momifiée du premier roi – conservée dans l'une des chapelles latérales de



29



30



28

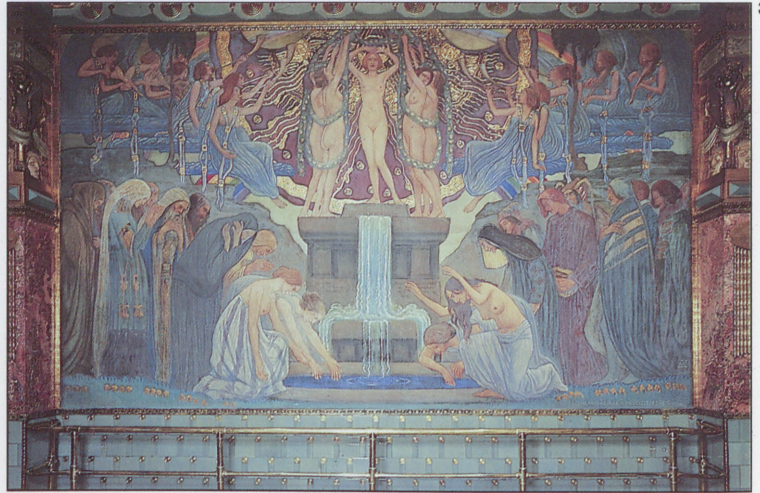
28-30. Le palais centenaire de style néo-Renaissance de l'Opéra, avenue Andrassy.



la Basilique, et en l'honneur de laquelle les fidèles sont à nouveau autorisés à faire une procession le 20 août, le plus populaire jour de fête en Hongrie, date à laquelle le roi Étienne rendait autrefois la justice. Assistent aussi à la cérémonie

des fonctionnaires de l'Administration en hommage au fondateur de l'État hongrois, à l'homme qui, en convertissant son peuple à la religion chrétienne latine, l'attacha définitivement à l'Europe le soustrayant du même coup à l'autorité de Byzance, puissance orientale de religion orthodoxe, dont l'influence était considérable dans ces contrées.

Un peu à droite de la Basilique s'ouvre la plus belle avenue de Budapest : elle débute au niveau du « Petit Boulevard » et se termine par l'espace verdoyant du Bois de Ville, qui marquait il y a cent ans la limite de la capitale. C'est là que se trouve le « Château de Vajdahunyad », l'unique monument conservé de l'ensemble architectural réalisé en vue de l'exposition organisée pour commé-



**31-32. Avenue Andrassy – l'avenue la plus élégante de la ville.**

**33. Le hall de l'Académie de musique.**

**34-35. Le Monument commémoratif du Millénaire de la conquête magyare – au milieu, les statues romantiques des sept chefs de tribus hongroises de la Conquête, entourées d'une colonnade en hémicycle représentant des souverains et princes hongrois. C'est l'histoire et ses grandes figures coulées en bronze, telles que les Hongrois les voyaient il y a cent ans.**





35

morer le millénaire de la Conquête du pays par les tribus magyares ; ce château est un étrange amalgame destiné à évoquer l'histoire de l'architecture par la combinaison ingénieuse des éléments réduits d'une douzaine de bâtiments célèbres datant d'époques diverses : il abrite aujourd'hui le Musée de l'Agriculture.

L'avenue ombragée qui porte le nom d'Andrássy est bordée de beaux immeubles néo-Renaissance qui témoignent du goût et de la richesse de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie de la fin du siècle dernier, auxquelles on les doit. Nous voyons aussi l'Opéra, la plus belle salle de spectacle de Budapest, et tout près d'ici, à deux pas du Grand Boulevard, une place qui peut s'enorgueillir d'une salle de concert de style Art nouveau, une des plus belles d'Europe, et qui se trouve dans le bâtiment de l'Académie de musique fondée par Franz Liszt. Au-delà du rond-point aménagé au croisement du Grand Boulevard (dont il sera question plus loin) et de l'avenue, le paysage et l'atmosphère changent : villas et hôtels particuliers de style romantique s'élèvent de chaque côté de l'avenue ainsi



que des rues parallèles et transversales ; réservés autrefois aux plus fortunés, les luxueux intérieurs lambrissés servent souvent de cadres, actuellement, aux ambassades.

La plus belle avenue de Budapest débouche sur une vaste place aménagée avec recherche : les deux édifices à colonnade et à tympan qui l'encadrent furent visiblement destinés à abriter des musées et fonctionnent effectivement comme

tels. La Galerie d'Art, à droite, qui dispose de la plus grande salle d'exposition de Budapest organise de fréquentes expositions, tandis que le Musée des Beaux-Arts, à gauche, le meilleur d'Europe dans le genre mineur, possède une riche collection de tableaux, datant surtout de la période située entre le début de la Renaissance italienne et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle français (la peinture hongroise a été regroupée à la Galerie nationale, aménagée dans le cadre du Palais royal).

Au milieu de la place s'élève un gigantesque obélisque (nettement visible à l'aide de jumelles depuis le sommet du Mont Gellért) surmonté d'un archange exhibant la croix papale d'une main, plausible incarnation du génie de l'histoire hongroise, car de l'autre main, il tient la Sainte Couronne. Au pied de la colonne, on distingue sept figures équestres d'allure martiale, vêtues à l'orientale : ce sont les sept chefs de tribu (personnages en partie légendaires en partie historiques) qui, en 895, pénétrèrent avec leurs hommes, leurs troupeaux et leurs femmes dans l'actuel territoire de la

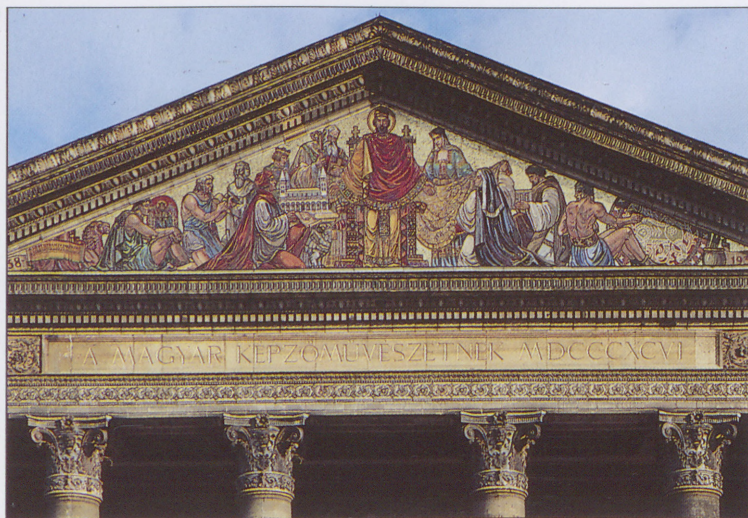


Hongrie, venant d'une contrée située au nord de la Mer Noire elle-même escale au cours d'une longue pérégrination vers l'Ouest, du fond des steppes et des âges. Dernière vague des grandes migrations qui dessinèrent la carte ethnographique de l'Europe, ils s'établirent, après l'avoir conquis, dans le Bassin des Carpates où ne vivait qu'une faible popula-

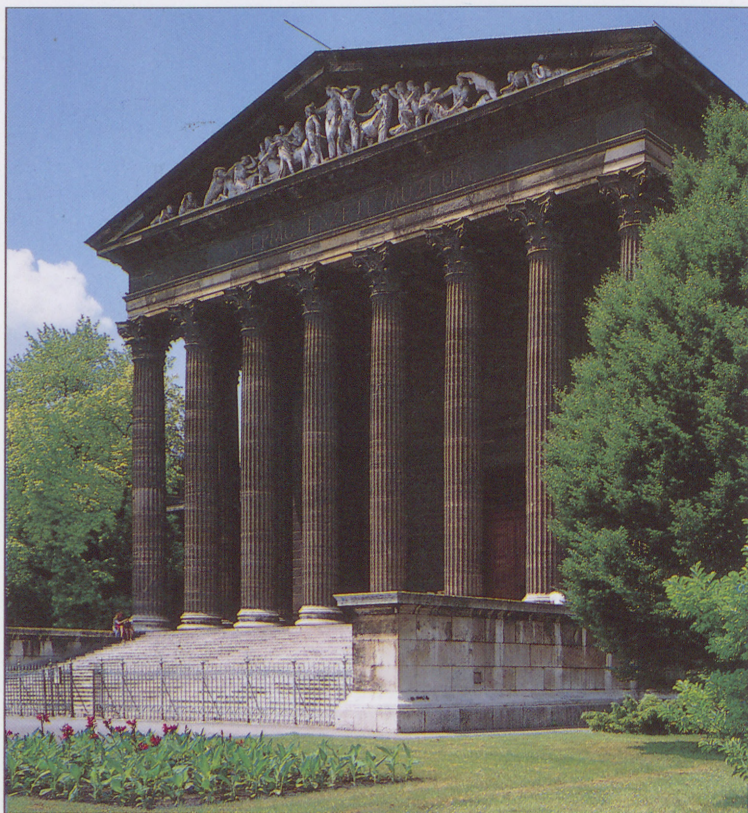
tion. A la tête du groupe de statues, inauguré lors des cérémonies organisées à l'occasion du Millénaire de la Conquête, on voit un personnage casqué au regard fier qui représente évidemment le prince Árpád, chef de l'alliance tribale, dont descend la première dynastie du Royaume chrétien de Hongrie — entre autres, saint Étienne —, celle des Árpád.

Derrière le groupe constitué par les sept chefs de tribu, entre les colonnes disposées en demi-cercle, prennent place les grandes figures de l'histoire nationale, le fondateur de l'État, Étienne I<sup>er</sup>, les rois qui lui succédèrent, des chefs militaires et enfin un homme d'État qui mourut en émigration, Lajos Kossuth : figure-phare de la guerre d'Indépendance menée en 1848-49 contre les Habsbourg, il incarne aux yeux des Hongrois, le patriote idéal en dépit de sa part de responsabilité dans la défaite infligée en 1849 par l'Autriche — avec le concours du Tsar — ; il faudra ensuite attendre vingt ans pour que, à l'issue d'un compromis politique controversé jusqu'à nos jours, puisse se constituer la Monarchie

36



37



38



36-37. Sur la gauche de la place du Millénaire se dresse le Musée des Beaux-Arts et sur la droite, la Galerie d'Art. 38-39. Le Château de Vajdahunyad — fantaisie architecturale derrière la place des Héros, qui réunit les éléments évoquant les plus célèbres des monuments historiques hongrois en un musée de plein air.

austro-hongroise, sous le règne de François-Joseph, empereur d'Autriche, de Bohême et de Galicie, et roi de Hongrie (et évidemment de Transylvanie et de Croatie qui faisait partie de la Hongrie) ; la Monarchie austro-hongroise se maintiendra jusqu'en 1918.



Conformément donc à l'esprit qui présida aux festivités du Millénaire, la place est une sorte de panthéon historique de plein air (d'où son nom : place des Héros) et c'est pour cette raison que s'y trouve également le Monument érigé aux Héros hongrois. Initialement, figuraient aussi parmi les statues celles des plus illustres souverains de la Maison des Habsbourg,

Les dimensions de la place lui permettent d'accueillir jusqu'à cinq cent mille personnes, ce qui en fait le lieu par excellence des meetings et des manifestations. Le dernier événement d'envergure y eut lieu au début de l'été 1989, à l'occasion des honneurs tardifs rendus aux dépouilles d'Imre Nagy, premier ministre durant la révolution de 1956 et exécuté deux ans

la place des Héros et qui sert plus ou moins de parking aujourd'hui est un lieu également mémorable : dans les années 1950 cette vaste esplanade aménagée au prix de centaines d'arbres abattus, fut le théâtre des grands défilés officiels, et c'est là que se trouvait notamment la statue géante de Staline, déboulonnée le 23 octobre 1956.



qui, au lendemain de la proclamation de la République en 1948, furent remplacées, et c'est tout un symbole, par les statues des chefs de guerre s'étant illustrés dans les combats pour l'indépendance, qui jalonnent l'histoire de la Hongrie.

plus tard, et de ses compagnons martyrs, à la mémoire desquels une chapelle ardente avait été dressée sur les escaliers de la Galerie d'Art avant la cérémonie de réinhumation.

L'immense esplanade de béton qui s'étend à côté, et un peu en arrière de

Mais revenons sur le Mont Gellért et observons à présent la large rue droite qui part du Pont Élisabeth, côté Pest, élément structurel important de la ville, elle suit le tracé d'une ancienne grande route du pays. Son tronçon intérieur porte le nom de Lajos Kossuth, et la



partie suivante celui de François II Rákóczi, prince de Transylvanie au XVIII<sup>e</sup> siècle, autre chef légendaire d'une guerre d'indépendance, dont la statue se dresse d'ailleurs sur la place des Héros. Cette rue commerçante, où jadis se tenaient les foires, devant l'ancienne porte de la ville, est celle des petites gens, aux ressources modiques, mais aussi des provinciaux arrivés dans la capitale par la Gare

la limite des banlieues. Les Grands Boulevards qui commencent à Pest, reliant le Pont Petöfi au Pont Marguerite, continuent ensuite vers Buda.

Si l'on fait abstraction des réclames lumineuses, des devantures et des motifs décoratifs en stuc par endroits défraîchis, la façade des immeubles conserve presque intactes les marques de l'époque faste de Pest au tournant du siècle : des

bâtiments Renaissance y alternent avec d'autres plus ou moins gothiques — les stucages de plâtre dissimulent des appartements de deux à trois pièces, décor d'une existence bourgeoise ; le rez-de-chaussée de presque chaque immeuble était autrefois occupé par un café ou un restaurant, Pest était la ville des cafés, et c'est autour d'une table de café qu'en 1848 Petöfi et ses amis préparèrent la révolution. Un seul subsiste encore de nos jours, le plus célèbre et le plus richement orné, dont les habitués étaient des écrivains, des journalistes et des artistes (leurs portraits restent accrochés aux murs), c'est le Café Hungaria (anciennement, New-York) aux galeries duquel on aperçoit toujours de jeunes écrivains, des poètes, en train d'écrire leurs articles pour un journal littéraire. Ce bâtiment à tourelles, denticulé à l'extrême, au frontispice duquel des diabolins en bronze



de l'Est, située à l'autre extrémité de la rue. Parmi les innombrables boutiques, petits et grands magasins qui se touchent, mentionnons le Corvin qui par la foule qui s'y presse fait un peu songer à un bazar oriental.

Un autre quartier commerçant est celui des Grands Boulevards qui, par sections, change de caractère, de couleur sociale — et de nom. Ils constituent aujourd'hui l'anneau médian (bien qu'incomplet) entre l'anneau intérieur du Petit Boulevard qui contourne la Cité et l'anneau extérieur, formé de voies de circulation rapides sans caractère, passant à

**40. Le Café New York** — fameux lieu de rencontre des écrivains au tournant du siècle.

Aujourd'hui cette tradition renaît autour des tables de marbre de la galerie au-dessus de la salle dite « Eau profonde » qui se prête de nouveau à la rédaction d'une revue littéraire.





41-43. Façades de maisons à Pest.

44. Le Musée National Hongrois est le gardien des reliques du passé ; le bâtiment prit même part plus d'une fois aux événements historiques.



tendent d'ardents flambeaux à gaz au-dessus de la tête des passants, se dresse à proximité du carrefour le plus connu de Budapest, à l'angle de la rue Rákóczi et de la partie du boulevard qui porte actuellement le nom d'Erzsébet, non loin de l'arrêt du tramway numéro 6, éternisé dans les chansons, qui tintinnabule le long des Grands Boulevards, là où, jadis s'élevait le bel édifice du théâtre national, avec, par derrière une horloge électrique sur une colonne Morris au pied de laquelle les amoureux se donnaient volontiers rendez-vous : bref le « carrefour Emke », du nom d'un café voisin réputé pour sa musique tzigane. Il y a bien longtemps que le Café Emke n'est plus un café mais un fast-food et que la plupart des autres cafés d'antan ont cédé la place aux « espressos » et à leurs tables minuscules – accessoires d'un nouveau mode de vie.





Le Budapestois habite dans ces immeubles (et de plus en plus souvent aujourd'hui dans les grands ensembles modernes qui entourent la capitale) mais aussi dans les bâtiments de quatre à cinq étages moins ornés certes mais souvent prétentieux, avec leurs corridors suspendus et leur cour intérieure, qui bordent les rues étroites prises dans l'étau des boulevards et des avenues.

Comme toute autre ville, Budapest avait et a toujours des quartiers résidentiels plus élégants (de nos jours par

plus aisés, tandis que les logements moins spacieux, côté cour, étaient occupés par les gens à revenu modeste.

Comparé à l'inhospitalité des grands ensembles, ce « petit univers » de Pest — avec ses ateliers, ses petits restaurants ouverts sur la rue, les magasins du coin, les petits cinémas, les marchés couverts hauts en couleurs avec leurs denrées appétissantes, les places publiques où les enfants jouent au foot et les retraités aux échecs et aux cartes — ce monde peut-être un peu archaïque dans lequel les voisins

des peuples qui faisaient partie de l'Empire austro-hongrois. Si nous ouvrons l'annuaire téléphonique de Budapest, nous sommes frappés par la multitude de noms serbes, slovaques, allemands, roumains et autres, derrière lesquels se profile l'ombre lointaine d'un grand-père, d'une arrière-grand-mère, venus dans la capitale pour y tenter leur chance et y trouver du travail. Cette ville a été un creuset tout comme l'Amérique, qui attirait les plus doués et les plus audacieux. La plupart des Budapestois sont venus



exemple ceux qui en ont les moyens font construire sur les pentes des collines de Buda) et d'autres, réservés aux moins bien lotis, et que les étrangers visitent rarement (mentionnons, à titre d'exemple, l'ancienne zone industrielle de Pest avec ses usines de banlieue, située le long de la route de Vác dans le prolongement virtuel de l'élégante rue Váci ou bien, plus au nord, la région d'Újpest, jadis à forte concentration ouvrière, où les maisons misérables, semblables à celles qu'on voyait dans les villages, se retrouvent encore en assez grand nombre entre les grands ensembles modernes). Mais dans les arrondissements du Centre qui datent de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui donnent à Pest son aspect le plus « authentique », les diverses catégories sociales se côtoyaient : aux étages inférieurs et dans les appartements (dotés généralement de balcons) donnant sur la rue, vivaient les

se connaissent encore, garde, dans sa pauvreté, un je ne sais quoi d'idyllique qui en fait un peu le Transtévère de Pest.

Qui sont en fait ces deux millions d'habitants qui vivent dans la capitale sur une population totale de dix millions que compte le pays ? La disproportion manifeste s'explique par la position privilégiée de Budapest, centre à la fois industriel, administratif, commercial, nœud routier et ferroviaire. Elle s'explique aussi par certains aspects de l'histoire de la Hongrie : en effet aux termes des traités de paix consécutifs à la Première Guerre mondiale plusieurs grandes villes alentour avec leur population à majorité hongroise ont été annexées par les pays voisins ; la Hongrie était autrefois un pays pluriethnique, trait que conserve jusqu'à nos jours Budapest, cette ville naturellement cosmopolite, qui comptait de nombreux habitants venus



d'ailleurs : maçons italiens et charpentiers slovaques arrivés à la fin du siècle dernier pour participer à la construction de la capitale en pleine croissance, ouvriers tchèques, suisses et allemands embauchés par les nouvelles fabriques, pauvres marchands ambulants juifs de Pologne et, au lendemain de la Première puis de la Seconde Guerre mondiale, réfugiés hongrois des territoires perdus, paysans privés de leur terre par la collectivisation et venus travailler dans les usines de la capitale dans les années 1950 : les Budapestois actuels sont les enfants et les petits-enfants de ces populations diverses et c'est ce qui explique les liens de parenté tissés à travers tout le Bassin des Carpates.

Mais revenons à notre point d'observation du Mont Gellért, d'où nous ne voyons que le résultat de ce processus complexe : les maisons que bâtirent nos



ancêtres, dont les murs portent parfois encore des traces de balles qui en disent long de leur histoire tourmentée.

Tournons nos regards vers Buda, sur la rive droite du Danube : au pied de la Colline du Château, une longue rue rectiligne suit le cours du Danube, bordée des deux côtés par le quartier appelé « Víziváros » (Ville des Eaux) : c'est la rue Fő (principale), axe de l'ancien quartier pauvre, sans cesse menacé par les inondations, de l'opulente ville royale construite au sommet de la colline. Elle

époque ; sous les Turcs – et par la suite également – ce quartier était essentiellement habité par des Serbes qui avaient quitté leur village pour vivre à Buda. De l'autre côté (au-delà du Pont Marguerite), ce sont les thermes centenaires Lukács (Saint-Luc) et Császár (Empereur), élevés à l'emplacement du premier hôpital construit en 1330 par les Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit.

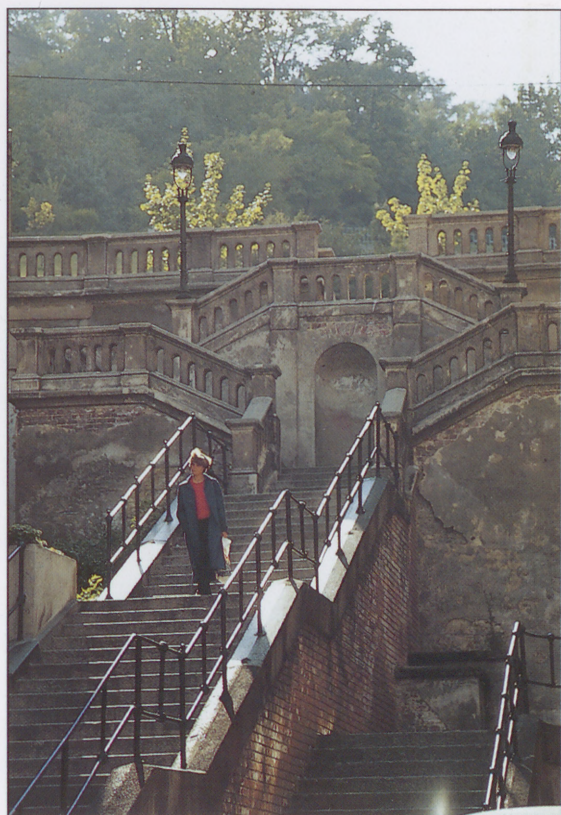
Entre les hauteurs de la Colline des Roses (Rózsadomb), élégant quartier de villas aux jardins ombrés, et la Colline

du Château, l'avenue des Martyrs (Mártírok útja) prolonge les boulevards du côté de Pest. Elle dessine une vaste courbe du Château d'abord puis du Mont Gellért et, après s'être ramifiée, elle débouche à nouveau sur le Danube, aux environs de l'Hôtel Gellért et du *campus* de l'Université polytechnique, en face de l'extrémité sud du « Petit Boulevard » de Pest où se dressent, au pied du Pont de la Liberté, l'élégant palais « Renaissance » de la Douane (l'actuelle Université des sciences économiques) et le bâtiment pseudo-médiéval des plus grandes et probablement des plus belles Halles de Pest.

L'avenue des Martyrs, suit le dessin des anciennes fortifications de Buda, et passe à côté de la place Széna, l'ancien marché au foin ; jusqu'au début du siècle elle était célèbre pour les 136 tavernes qui jalonnaient la courte distance qui séparait le Pont Marguerite de la place du marché devenue place Moscou, point de jonction et terminus de plusieurs lignes d'autobus, de tramway et de métro ; elle continue au-delà, jusqu'à l'actuel bâtiment de la Gare du



45-47. La rue principale de Buda, aux pieds de la Colline du Château – autrefois les auberges y étaient nombreuses.



48. Des escaliers romantiques comme celui-ci conduisent à la Colline du Château.

se terminait d'un côté par le quartier de Tabán, à la réputation douteuse, disparu depuis, et où l'on voit aujourd'hui un coteau verdoyant avec quelques maisons, un petit café et une église baroque, blottie au creux de la vallée entre la Colline du Château et le Mont Gellért au pied du Pont Elisabeth, rares survivants de cette





49. Le dernier palais des rois de Hongrie dont les murs baroques se dressent au-dessus des ruines des trois résidences royales.

50. La « cour des Lions » donnant accès aux appartements des rois.

51. Portail des anciens jardins du roi, au fond, la statue du prince Eugène de Savoie, chef des armées impériales qui expulsèrent les Turcs.



50

Sud, et devient une véritable route nationale qui mène directement à Vienne et au lac Balaton.

A l'emplacement du parc situé entre la Gare du Sud et la Colline du Château, il y avait jadis un petit étang marécageux devenu, après le dessèchement de celui-ci, un terrain d'exercice poussiéreux réservé à la Garde préposée à la défense de Budapest (laquelle disposait de trois ou



51



quatre casernes à proximité), mais aussi lieu de parades militaires et d'exécutions publiques, d'où son nom Vérmező (Champ du supplice). A l'extrémité du parc, en direction de la place Moscou, un simple sarcophage de pierre perpétue la mémoire des Jacobins hongrois, conjurés séduits par les idéaux de la Révolution française et décapités en 1795, un an après Robespierre. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le terrain correspondant à l'ancien étang fut remblayé avec les gravats provenant des décom-

bres du Château et boisé, c'est maintenant un parc tout en arbres et en buissons pour la plus grande joie des petits et des grands.

Le panorama qui s'offre du haut du Mont Gellért, vers la droite, est entièrement dominé par la coupole du Palais royal dont l'aspect actuel est le résultat de minutieux travaux de reconstruction entamés à partir de ruines noires et calcinées, conséquences du siège qu'il subit pendant plusieurs semaines à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les obus

n'avaient pas non plus épargné les quartiers bourgeois occupant le versant nord de la colline, derrière le palais où, des semaines durant, le sol fut jonché de cadavres sans sépulture et de décombres, tout comme en 1686, lorsque les armées chrétiennes chassèrent les Turcs de Buda au prix de la destruction de ce qui avait été la résidence des rois de Hongrie au Moyen Age, mais les vestiges en avaient subsisté au-dessous des bâtiments baroques qui furent construits au fil des siècles, et les archéologues, paradoxalement,

52



**52. Un ancien donjon reconstruit, à l'extrémité sud de la Colline du Château.**

**53. Les statues qui ornaient le palais royal gothique tombé en ruines il y a plusieurs siècles, ont été retrouvées il y a dix ans et sont exposées dans la salle des chevaliers reconstituée.**

**54. Forteresse turque du XVI<sup>e</sup> siècle, remise en état.**

53



54





ment aidés par les désastres de la guerre, parvinrent à mettre au jour non seulement le célèbre palais Renaissance inspiré de modèles italiens du roi Mathias, mort deux ans avant la découverte de l'Amérique, mais aussi le Château gothique de Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie et empereur germanique cent ans plus tôt (y compris les sculptures ornementales de goût français supprimées et enfouies dans les soubassements d'une maison construite au XV<sup>e</sup> siècle

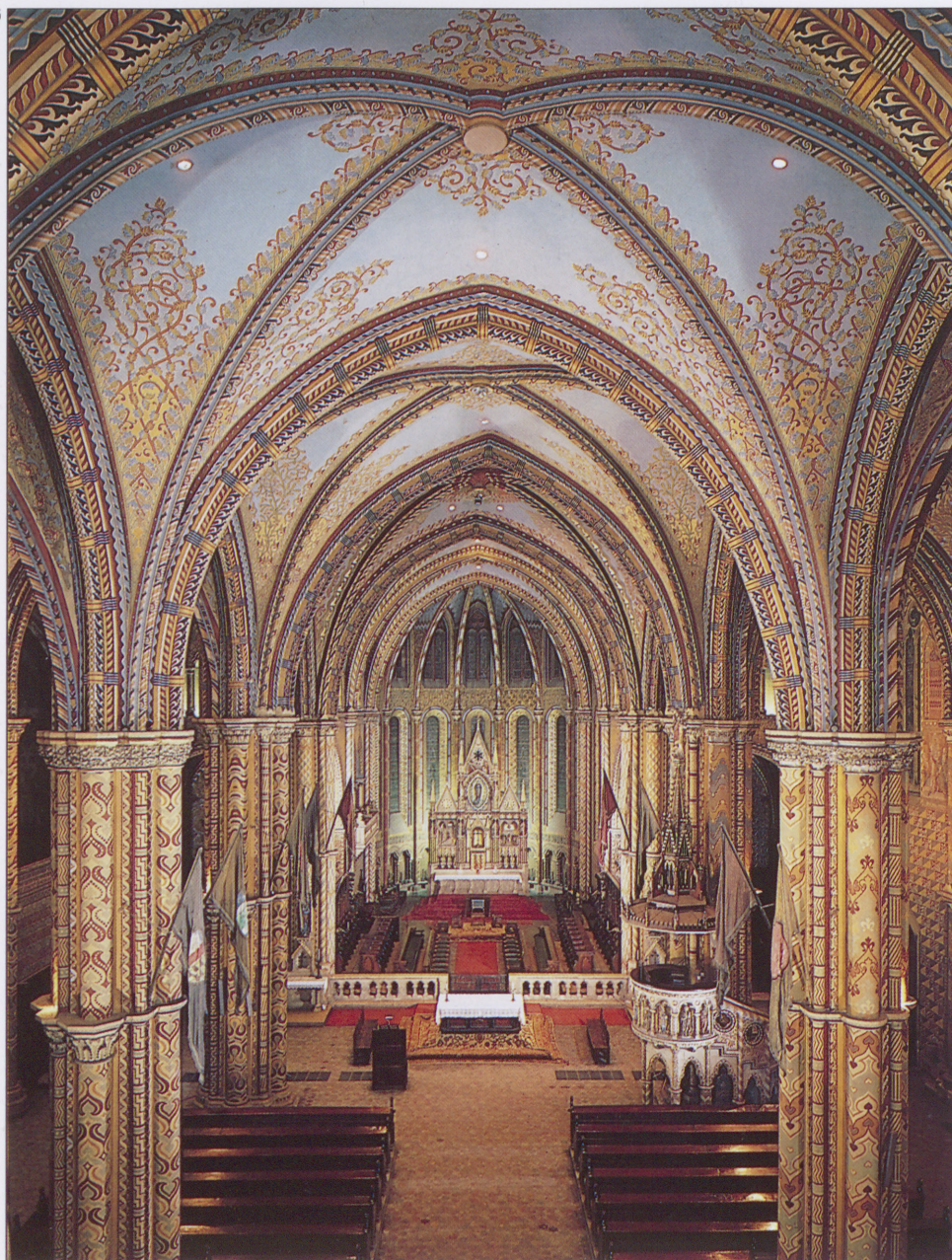
lors de la reconstruction d'époque Renaissance), ainsi que, naturellement, les dispositifs de protection médiévaux, exposés aujourd'hui au public dans les casemates du palais.

Les fouilles menées après la guerre dans le sous-sol des jardins royaux permirent de mettre au jour un bastion surmonté d'une tourelle par laquelle on accède, du côté du vieux Tabán (l'ancien quartier Serbe), à l'entrée inférieure des musées aménagés dans le Palais ; bien

entendu, dans son aspect actuel, le bastion est le résultat d'une reconstruction.

La première forteresse moderne de type occidental fut l'œuvre de Béla IV, de la Maison des Árpád, réalisée après l'irruption, en 1242, des cavaliers mongols, dont l'empire s'étendait jusqu'à la Chine et aux rivages de l'Océan Pacifique ; ils dévastèrent le pays, massacrèrent sa population et se retirèrent d'une manière tout aussi inattendue, dans les stepes du Sud de la Russie. La promo-

55



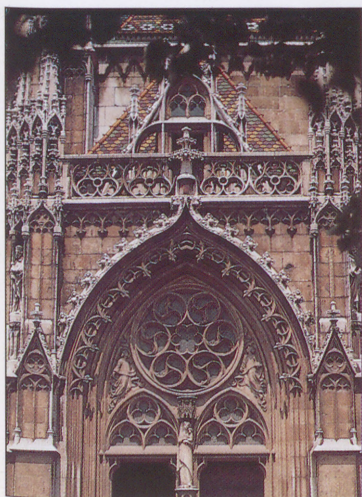
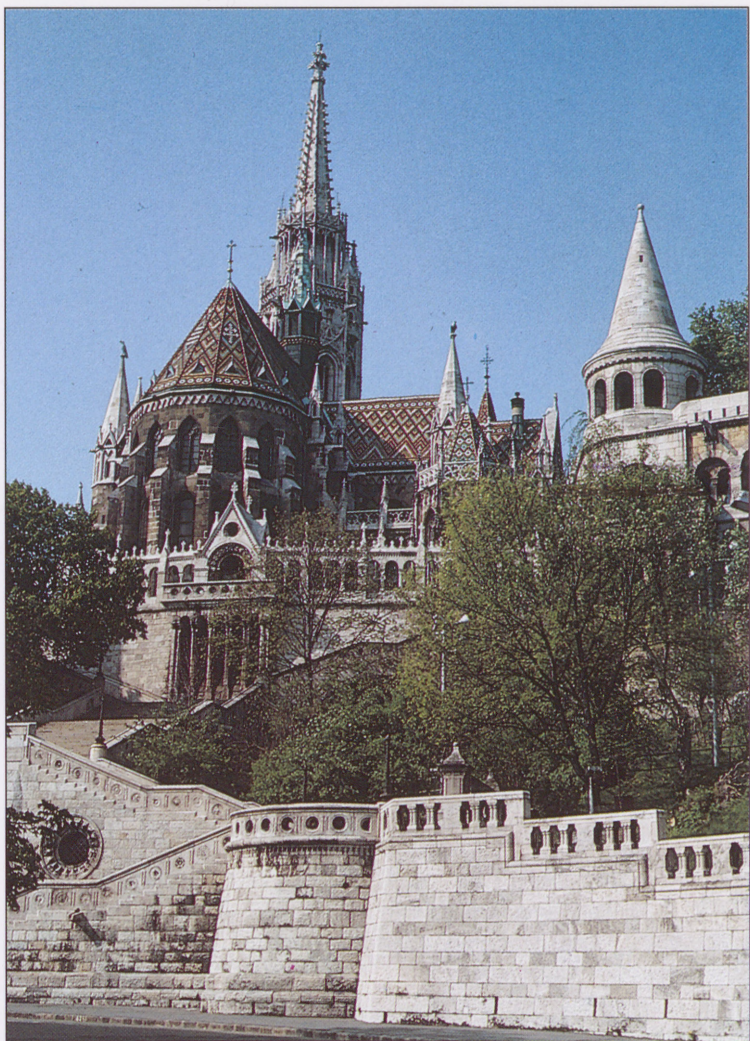
55-57. L'église Notre-Dame de l'Assomption, église paroissiale de Buda, plus connue sous le nom d'église Mathias.

58. Bas-relief représentant Mathias Corvin, illustre roi de la Renaissance hongroise, sur le mur de la tour du XIII<sup>e</sup> siècle, intégrée dans le bâtiment de l'Hôtel Hilton.



tion de Buda au rang de résidence royale survint plus tard. L'un des monuments conservés des constructions antérieures est la Tour Nicolas, harmonieusement intégrée avec le cloître et l'église gothique plus anciens, à l'ensemble architectural de l'Hôtel Hilton (à gauche de l'entrée principale).

Au lendemain du siège de Buda, en 1686, lorsque les Habsbourg qui avaient leur siège à Vienne succédèrent aux Turcs sur le trône de Hongrie, ils construisirent sur les ruines un palais de style baroque aux dimensions certes impressionnantes mais à fonction modeste qui, pendant longtemps, abrita des écoles, l'université de Buda et divers offices chargés de l'administration de la pro-



vince hongroise. Buda ne retrouva son ancien prestige et sa grandeur qu'à partir de 1867, date à laquelle les contemporains hongrois de la reine Victoria instaurent sur de nouvelles bases les rapports de l'Autriche et de la Hongrie, ce pays révolté, une fois de plus, en 1848, contre la domination des Habsbourg, vaincu mais non brisé par ses échecs successifs, et qui avait une importance vitale pour l'Empire. Désormais, aux termes de la Constitution de la double Monarchie austro-hongroise, le roi était tenu de séjourner également à Buda. C'est pour lui assurer un cadre digne de son rang qu'on entreprit d'agrandir le palais, et c'est alors que fut construit ce gigantesque ensemble architectural aux formes baroques, ce palais dont les salles — qui brûlèrent en 1945 — abritent maintenant le



Musée d'Histoire de Budapest, la Galerie nationale et, dans l'aile donnant sur les collines de Buda, la Bibliothèque nationale Széchényi.

Une fois le grand compromis réalisé, il allait de soi que le couronnement du premier souverain de la double Monarchie aurait lieu à Buda, dans l'église Notre-Dame de l'Assomption, communément appelée église Mathias, qui se trouve au cœur du quartier urbain de la Colline du Château. Sa tour gothique construite à l'époque du roi Mathias et restaurée à la fin du siècle dernier, attire inmanquablement le regard ; elle apparaît déjà sur les plus anciennes gravures représentant Buda, avant d'être transformée en minaret, tandis que l'église devenait une mosquée à l'époque de l'occupation turque. A la fin du siècle der-





nier, il fallut éliminer les ornements baroques pour retrouver les murs gothiques tels qu'ils étaient à l'origine. En raison de sa beauté, cette église est incontestablement la principale église de Buda ; cela est si vrai que, lors des fouilles effectuées il y a cent ans dans la basilique en ruine de Székesfehérvár, ancienne capitale de la Hongrie médiévale et lieu de couronnement de ses souverains, les occupants des seuls tombeaux royaux relativement bien conservés et identifiables, à savoir les dépouilles de Béla III et d'Anne de Châtillon, furent tout naturellement transportés dans l'une des chapelles latérales de l'église Mathias. La conscience nationale du pays en plein essor au tournant du siècle, avait besoin d'un décor à sa mesure : à la place de banals ouvrages militaires construits derrière le sanctuaire de l'église Mathias (qui elle-même servait autrefois de bastion) et dont la défense était traditionnellement confiée à la corporation des pêcheurs, on réalisa là un ensemble architectural étonnant à la fois romantique et fantaisiste, du plus bel effet. En été, la foule des touristes qui se pressent ici au pied de la statue équestre de saint Étienne, au milieu des innombrables boutiques improvisées, empêche les promeneurs de flâner à leur aise ; il faut venir ici le soir, car alors, depuis les arcades du Bastion des Pêcheurs qui font penser à celles d'un cloître, la vue qui s'offre sur la ville est inoubliable.

Chaque maison du Quartier du Château – qu'il s'agisse d'une demeure banale ou d'un gracieux petit palais aristocratique – mériterait une visite à part,





car chacune a son histoire dont témoignent parfois les murs conservant les traces des reconstructions successives. Qui pourrait deviner que l'austère bâtisse située au numéro 9 de la rue Táncsics Mihály était, autrefois, une prison dans laquelle séjourna notamment Lajos Kosuth, qui, pour tromper son ennui, traduisit *Macbeth* en hongrois ? De l'autre côté de la rue, presque en face, se dresse une modeste maison bourgeoise de style baroque au rez-de-chaussée de laquelle subsistent par miracle les arcades brisées d'une synagogue gothique. Quoi de plus européen que l'histoire de Buda et de ses incessantes reconstructions ?

Mais le Quartier du Château a aussi une autre histoire plus secrète, invérifiable celle-là, tissée de légendes, une histoire souterraine au sens propre du terme dont on sait peu de choses. En effet les eaux thermales ont creusé autrefois dans les roches calcaires des grottes qui font de la colline une sorte d'énorme gryère. Au cours des siècles les habitants de ces grottes – des outils préhistoriques y ont été retrouvés – les relièrent peu à peu, et elles forment aujourd'hui un système de caves et de casemates à trois niveaux sur dix kilomètres de longueur. Dans ces galeries plus ou moins intactes jusqu'à nos jours ou à moitié

effondrées, la population de Buda n'entreposait pas uniquement des fûts de vin et des combustibles pour l'hiver, elle s'y réfugiait en cas de danger, comme pendant le long siège que subit la ville à la fin de la Seconde Guerre mondiale, on y trouvait même des puits d'eau potable aux niveaux inférieurs. Au deuxième étage du sous-sol de la pittoresque pâtis-



62-63. La cité de Buda entourée de l'enceinte du Château.



59-61. Le décor romantique du Bastion des Pécheurs d'où s'ouvre le panorama peut-être le plus beau de la ville ; au milieu de l'hémicycle formé par le bâtiment se dresse la statue équestre de saint Étienne et – derrière les gargouilles – le mur de verre des fenêtres de l'Hôtel Hilton.



serie biedermeier, Ruszwurm, les spéléologues ont même découvert au fond de la galerie inhabitée depuis plusieurs siècles, un squelette enchaîné. En partant de la cave de la maison située au numéro 9 de la rue Űri, on avance à travers tout un système de caves jusqu'à des salles bétonnées ayant, pendant la guerre, servi d'hôpital militaire, et où, depuis (mais ailleurs aussi) des stalactites ont fait leur apparition.

La Colline du Château est au centre d'un cirque de collines et de montagnes plus ou moins hautes dont la première à avoir été habitée est la Colline des Roses, où le souvenir des vignes et des pressoirs d'antan se retrouve encore ici et là sous

la forme de quelques petits restaurants rustiques aux prix de plus en plus élevés, perdus entre les élégantes villas. Aujourd'hui, la ville envahit progressivement les pentes encore verdoyantes, visibles depuis le Mont Gellért, tandis que disparaissent les villages souabes fondés au XVIII<sup>e</sup> siècle qui conservèrent leur autonomie administrative jusqu'en 1950, date à laquelle ils furent, ainsi que d'autres localités environnantes, rattachés à la capitale.

Budapest, né en 1873 de la réunion de trois agglomérations voisines, Pest, Buda et Óbuda, se désagrège sous nos yeux. Ses arrondissements, issus des anciens centres de bourgs et de communes

situés aux alentours, ne sont reliés que par les transports en commun au centre de la capitale, cet espace que le regard est encore capable d'embrasser du haut du Mont Gellért, la ville rajeunie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, héritier des Romains et des populations du Moyen Âge.

Cette dame vieillissante qu'est à présent Budapest prend insensiblement l'âge de l'Europe, ses maisons se souviennent d'un passé que l'éloignement rend plus romantique, d'histoires qui entrent petit à petit dans la mythologie. Le temps qui passe fond dans une parfaite harmonie la vieille église Mathias et les sculptures du Bastion des Pêcheurs, qui n'a même pas encore cent ans. Au fur et



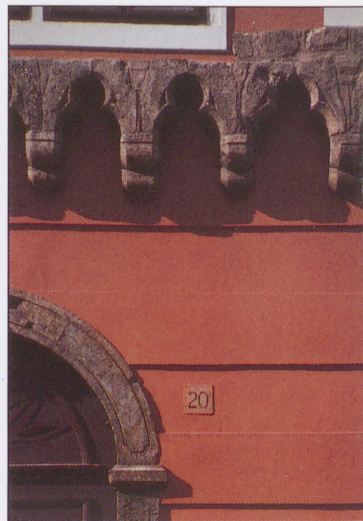
64

65

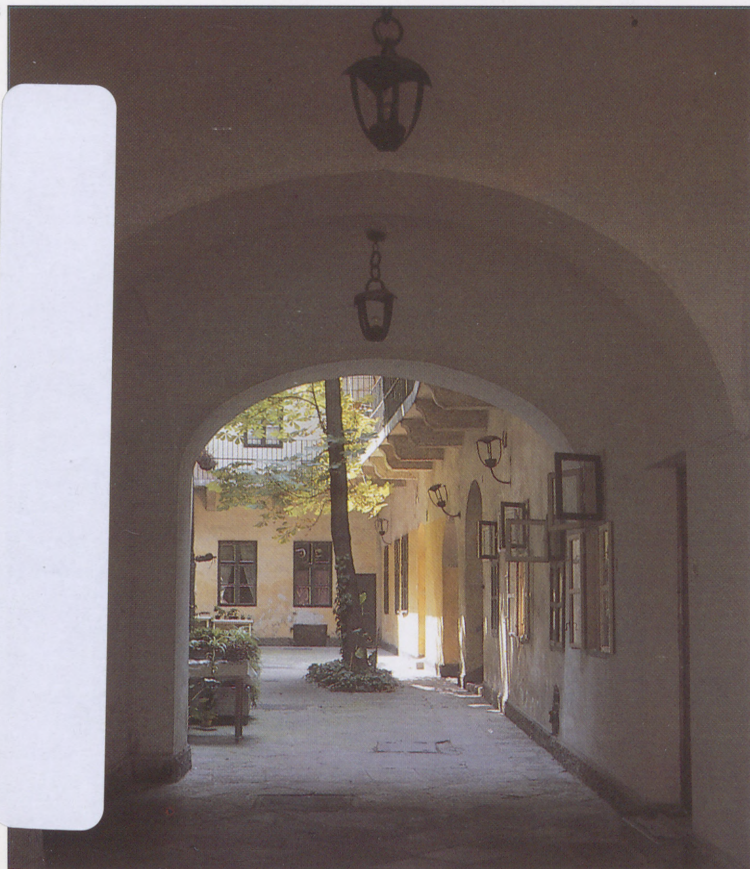


66

67







à mesure que se multiplient les silhouettes indécises dans les rues étroites coincées entre les larges boulevards et les avenues, les maisons décrépies deviennent un décor de romans d'aventure, à condition de nous laisser imprégner par l'ambiance des pierres sans cesse démolies et reconstruites, et de ne pas prêter attention aux voitures insolentes garées à même les trottoirs.

Photographies : Lóránt Bérczi : 6, 10, 13, 20, 23, 32, 33, 35, 36, 38, 54, 65, 66, 67  
László Csigó : 12, 58 Lajos Czeizing : 26, 52  
János Eifert : 53, 56 Ernő Fejér : 40, 68  
László Gyarmathy : 16 Károly Hemző : 2, 3, 8, 11, 17, 25, 27, 28, 41, 42, 43, 46, 51, 57, 61, 62, 63, 70 Tibor Hortobágyi : 1, 4, 5, 9, 14, 18, 19, 22, 29, 31, 34, 37, 50, 64, 69  
Péter Korniss : 45, 47, 48 Lajos Köteles : 24  
Csaba Rafael : 7, 15, 21, 30, 39, 44, 49, 55, 60 Herbert Saphier : 59

© Texte : Kinga Klaudy  
Traduit par Judit Chehádé  
Maquette de Julianna Rácz

64-70. Le Quartier du Château. Derrière le plâtras « jaune impérial » des maisons baroques ou des palais seigneuriaux plus ou moins grands, on découvre ici et là des arcs ogivaux et des voûtes taillées dans les portes-cochères témoignant du fait que les rues ainsi que les pierres de cette petite ville close entre ses enceintes et reconstruite plus d'une fois sur ses ruines après de terribles sièges, gardent encore le souvenir du Moyen-Age.



69



70

ISBN 963 13 3488 0  
Publié par les Éditions Corvina,  
Vörösmarty tér 1, Budapest (V<sup>e</sup>)  
Printed in Hungary, 1991  
Imprimerie Kossuth, Budapest





Cette dame vieillissante qu'est à présent Budapest prend insensiblement l'âge de l'Europe, ses maisons se souviennent d'un passé que l'éloignement rend plus romantique, d'histoires qui entrent petit à petit dans la mythologie. Le temps qui passe fond dans une parfaite harmonie la vieille église Mathias et les sculptures du Bastion des Pêcheurs, qui n'a même pas encore cent ans. Au fur et à mesure que se multiplient les silhouettes indécises dans les rues étroites coincées entre les larges boulevards et les avenues, les maisons décrépies deviennent un décor de romans d'aventure, à condition de nous laisser imprégner par l'ambiance des pierres sans cesse démolies et reconstruites, et de ne pas prêter attention aux voitures insolentes garées à même les trottoirs.



Le corbeau qui tient un anneau dans son bec  
était l'emblème du roi hongrois Mathias  
— et de sa fameuse bibliothèque,  
la *Bibliotheca Corviniana*

165,- Ft

Pour tous renseignements  
concernant les nouvelles publications,  
veuillez vous adresser aux  
Editions Corvina, Budapest 4, Boite postale 108, H-1364  
Vous recevrez gratuitement notre catalogue.

ISBN 963 13 3488 0